

Gérald Tenenbaum

Les Harmoniques

roman



Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette intérieure et couverture : RédacNet - www.redacnet.com

Illustration de couverture © Olly-Fotolia

Éditions Le voile des mots
102, rue Saint-Dizier, 54000 Nancy
www.voiledesmots.editions.free.fr

Dépôt légal mai 2023
Achevé d'imprimer en mai 2023.

© Voile des mots éditions, 2023
ISBN 978-2-9587374-3-6
Tous droits réservés

« La proportion harmonique se rattache à un phénomène d'acoustique : quand on veut faire rendre à une corde l'accord parfait majeur, on fait vibrer la corde entière, puis ses $\frac{4}{5}$, puis ses $\frac{2}{3}$. Or $(1 - \frac{4}{5})/(\frac{4}{5} - \frac{2}{3}) = 1/(\frac{2}{3})$. »

Eugène Charles Catalan
Manuel des candidats à l'École polytechnique.

Lundi 2 février 2015

Entre brume et lagune, la lumière éraillée de fin d'après-midi oscille à l'infini. Une pluie fine brise les formes, le ciel brouillé se ressaisit dans la densité liquide. On est charmé, donc troublé, par la texture de l'air, une épaisseur qui ne protège pas. On plisse les yeux, on réprime un frisson, on inspire prudemment, et, comme une évidence longtemps éludée, on se résout à admettre que le reflet de la clarté est aussi une clarté.

Sur le quai des Schiavone, les arcades du palais des Doges étirent leurs ombres telles les griffes entrelacées d'un chat au réveil. Tout appétit est par nature cruel.

Il est un peu moins de dix-huit heures sur Venise. Le modeste *campo* San Zaccaria s'abouche au quai par une béance édentée surmontée d'une plaque rongée de rouille indiquant l'Hôpital des Saints Giovanni et Paolo. Le voyageur étranger s'imaginerait volontiers, mais à tort, que cette ruelle s'enfonce aujourd'hui dans des quartiers délaissés

pour se perdre dans le néant. Ainsi en va-t-il du paradoxe vénitien : l'étroitesse des voies, aériennes ou maritimes, n'entrave pas l'activité, mais la stimule. Non seulement l'hôpital n'est pas désaffecté, mais il accueille une recherche de pointe.

La sombre poterne expulse un homme, imperméable mastic et cheveux grisonnants. On pourrait penser qu'il habite la cité car il n'a rien dans les mains, ni appareil photo, ni carte, ni sac, ni valise, ni même un téléphone comme l'emploient parfois les touristes pour retrouver leur chemin. D'ailleurs, il suffit d'observer son allure pour constater qu'il sait où il va. Il se dirige d'un pas rapide vers le débarcadère du *vaporetto*.

Il ne porte pas de chapeau, il ne se protège pas d'un parapluie. Tout juste a-t-il un peu relevé le col de son vêtement. Un instant emprisonnées dans sa chevelure fournie, quelques gouttes de pluie se sont libérées. Elles lui ruissellent à présent sur le front, puis les joues.

Rivées l'une à l'autre, ses mâchoires expriment tout ensemble angoisse et détermination. Parvenu à hauteur du double poteau d'amarrage, il s'arrime au sol, jambes raides écartées, puis se remet à marcher, de long en large cette fois, en large surtout, comme pour s'éloigner, mais sans jamais s'éloigner.

Alors que l'endroit était presque désert quelques instants plus tôt, un petit attroupement s'est

graduellement formé en attente du bateau. Un couple de retraités, sillons de partage aux visages, est arrivé d'abord. Elle porte un fichu plastique transparent attaché par un cordon, tandis qu'il abrite sous son blouson un sachet de macarons à l'amaretto. Ils se sourient presque à leur propre insu. Une femme poussant un landau à demi transformé en Caddie les a suivis de près, puis trois jeunes filles en jeans et blousons colorés près du corps. Celle du centre se blottit dans une capuche à col de fourrure. Elles scrutent la ligne vague où le ciel et la mer se répondent. À pas lents, quelques bourgeois raffinés se sont ensuite approchés, échangeant des mots feutrés que même une oreille autochtone acérée ne saurait distinguer.

Dans ce groupe figé, il est seul en mouvement. Ses grands pas inutiles sont ponctués de regards furtifs vers la baie. Si un vieillard désœuvré suivait ses déambulations depuis la vitre obscure d'une fenêtre poussiéreuse du palais, il noterait sans doute que la fréquence de ses pas va *diminuendo*, tel un voyageur rompu espérant et craignant à la fois le terme proche du voyage.

Le *vaporetto* apparaît enfin, de face, trois étages posés sur l'eau dont seul l'inférieur est éclairé, pavillon flottant en marge du mât-antenne. Une onde d'attention infiltre furtivement l'attente, les têtes se redressent, les regards convergent.

Il recule d'un pas et s'immobilise à son tour. Le clapotis a cédé face au bourdonnement. On s'attendrait presque à sentir le sol vibrer.

Alors que la manœuvre d'accostage s'opère plus rapidement qu'on ne l'aurait imaginé, l'embarcation présente un flanc laiteux tacheté de quelques atteintes de rouille au niveau des grilles d'aération. Debout sur le pont, les passagers en manteaux se préparent à descendre. Son regard à lui est happé par l'inscription se dégageant en lettres grises sculptées sur la coque. Il n'en croit pas ses yeux. Est-ce un signe ou un tour du destin ? Doit-il accueillir ou ignorer la coïncidence ? Quel sens faut-il attribuer à ce mot, *Aquileïa*, résonnant comme le souvenir d'un nom si souvent murmuré mais jamais prononcé ?

Le temps n'est plus aux interrogations. Le navire a glissé vers le quai, les amarres croisées ont été assujetties par des mains calleuses et indifférentes. Le portail mobile s'est effacé, les passagers posent pied à terre et se dispersent sur l'asphalte.

Il s'est écarté, tendu, visage minéralisé, jambes soudain jointes. On le croise, on le dépasse, on n'y prête pas attention.

Le couple de retraités accueille un fils ou un neveu, trapu, front dégarni, mâchoire volontaire. Le sachet de macarons va bientôt changer de mains. Un homme en caban, longs favoris noirs envahissant les joues, embrasse sur le front la femme au landau

et se saisit des colis. Oscillant au bout de ses bras, ils semblent ne rien peser. Les trois *ragazze* entourent une élégante *signora* en manteau poil de chameau et chapeau lie-de-vin. Quelques exclamations fusent, puis des rires. Quant aux Vénitiens satinés, ils ont déjà disparu.

Une femme brune aux cheveux courts est descendue à son tour et s'est arrêtée. Sa longue ligne de sourcils est rehaussée d'un grain de beauté central comme le *bindi* des femmes indiennes. À ses pieds, une valise souple bleu électrique de taille moyenne, de celles que les compagnies aériennes autorisent en cabine.

Elle semble avoir un peu froid, et, mains gantées, serre ses bras l'un contre l'autre.

Elle regarde dans sa direction.

Il approche. Sans un mot, regard droit, il saisit la valise.

De sa main libre, il désigne l'entrée du Danieli. Elle secoue brièvement la tête, comme pour dire est-ce réel, faut-il y croire, je n'y crois pas, puis lève les yeux vers lui. La pluie a déposé une aura de rosée sur sa chevelure acajou.

Ils se dirigent vers le palace. Il porte la valise, qu'il pourrait faire rouler. Ils ne se parlent pas, mais ils avancent en harmonie.

À l'entrée, il s'adresse au portier. Depuis le quai, on ne peut entendre ses paroles. Il glisse un billet. La valise disparaît.

Le couple se dirige vers le salon pourpre et or. Leurs gestes semblent naturels, si naturels qu'une étrange impression s'en dégage imperceptiblement, cousine du déjà-vu des rêves récurrents.

Une petite table ronde, marbre rouge et fer forgé, est disposée dans un angle. Ils y prennent place.

Face à face.